

Consigne de minutes heureuses, Françoise Lefèvre, 1998

C'est presque rien. Une pauvre chose.

C'est même assez laid au départ. Un bulbe dans un pot de plastique noir qu'on achète sur un trottoir à l'étal d'un fleuriste à la fin des courses. C'est une sorte de récompense qu'on s'offre on ne sait pas très bien pourquoi. On pose la jacinthe dans la cuisine sur une soucoupe, près de la fenêtre. On l'oublie. Un matin la tige est très haute. Les fleurs toujours fermées. On attend encore un jour. La grappe s'ouvre et c'est toute l'explosion d'un parfum presque fou, entre narcisses et lilas, qui s'exhale contre la vitre givrée. Ce qui ravit, c'est le contraste entre la neige au-dehors et ce parfum chaud. Par la fenêtre on regarde la campagne blanche où sautillent quelques oiseaux. Miracle pour rien. Pour soi seulement. Petits miracles quotidiens, cachant la haine et la mort qui rôdent partout. On pense à quelqu'un qu'on aime et qui est en train de mourir loin d'ici. Quelqu'un qui sait qu'il n'a plus que quelques jours à vivre à cause d'une maladie incurable. Par la pensée on voudrait lui transmettre un peu de la force et du parfum de cette fleur si vaillante en plein hiver. On se demande comment on peut attendre une mort ainsi programmée. Et dans le même temps comment on peut ressentir une telle joie, presque une reconnaissance face à une jacinthe. Petit miracle dont la première surprise est l'étonnement d'être encore là et d'éprouver de la joie malgré l'usure de la vie. On sourit comme lorsque enfant on trouvait une bille d'agate par terre ou des morceaux de verre polis par la mer sur la plage. Oui, cette joie-là est intacte malgré tout.

Je m'acharne à écrire même sur une jacinthe. Tu es en train de mourir.

Je suis en train d'écrire.

Le sacrifice de ta mort me ramène à ce qui fait le prix de la vie. Pouvoir respirer le parfum d'une jacinthe. Tu sens la vie te quitter. Tu dis que tu n'as pas bien su discerner ce qui en faisait le prix. Par ta parole de mourant, tu

me fortifies, me ramenant à ce devoir que je me suis donné: consigner les joies minuscules.

J'écris pour toi ce que tu n'as pas écrit. Pas pu. Pas su. Pas voulu. Pas osé. Tu as l'impression d'être passé à côté de la vraie vie. Ce sont tes mots. Tes dernières paroles. Tu dis que tu ne peux te faire à l'idée que bientôt tout sera fini.

Quand tu étais en pleine santé, que tu allais et venais, je me souviens qu'une fois tu avais haussé les épaules à la vue d'une mère consolant son enfant qui venait de tomber. Il aurait fallu le laisser, disais-tu. Tu ne t'arrêtais pas pour regarder une fleur, un nuage. Tu étais pressé.

Aujourd'hui alors que l'étau se resserre, tu dis que tu es passé à côté de l'essentiel. Dans un souffle tu avoues que tu n'as pas su reconnaître les minutes heureuses.

C'est le matin très tôt. Dans le silence de la cuisine, on trouve soudain que le bulbe de la jacinthe est bien trop à l'étroit dans son logement de plastique. C'est un peu comme le supplice réservé aux pieds des Japonaises autrefois. Les marchands sont décidément impitoyables. On change la jacinthe de pot. On respire la terre noire. Il lui en faut vraiment très peu pour vivre. On a du mal à détacher son regard de ses fleurs bleu violine. La jacinthe est une plante qui tient compagnie. C'est aussi une fleur qui va bien à la cuisine. On aime regarder sa hampe remplie de clochettes ressemblant à des campanules s'appuyer contre la vitre givrée. Il y a toujours un moment où à force de la contempler on a envie d'aller vers elle pour la respirer et poser ses lèvres sur ses pétales. Elle vous attire comme la joue d'un enfant le matin, à peine réveillé et qui juché sur un tabouret boit son lait.

Mais il est temps d'aller vers sa journée.